

## Le rêve de Jean-Marie Tjibaou réalisé

Pour avoir été le premier interlocuteur officiel de Jean-Marie Tjibaou lorsqu'il présenta à l'administration de la Nouvelle-Calédonie, dont j'étais secrétaire général, son projet de Festival Mélanesia 2000, je puis affirmer que l'exposition *Kanak* qui se tient en ce moment au Musée du quai Branly est la réalisation du rêve qu'il avait formé, il y a quarante ans de voir ressuscitée, présentée à la face du monde et reconnue comme telle la culture de son peuple.

En réunissant pour la première fois de leur histoire les Mélanésiens de la Grande Terre et des îles autour de ce qui leur restait de leur culture, chants, danses, récits, sculptures, monnaies, cases, il avait voulu leur rendre la connaissance et la fierté de leur culture, qu'ils retrouvent l'envie et les ressorts de la création artistique et artisanale. Après des mois de préparation dans toutes les tribus, les Mélanésiens qui ne s'appelaient pas encore Kanak, vécurent en septembre 1975 cinq jours de rencontres, d'échanges, de créations et de manifestations que Tjibaou vécut comme le geste fondateur de son peuple humilié, dépossédé, pillé par la colonisation, et condamné à l'insignifiance après avoir failli disparaître.

En 1979, il avait demandé, à Roger Boulay d'entreprendre un repérage systématique de tous les objets qui pouvaient subsister de ce patrimoine. Il ne put voir le premier résultat de ce travail qui fut présenté à Nouméa en mai, et d'octobre à décembre 1990 à Paris, deux ans après la tragédie d'Ouvéa et un an après son assassinat, par l'exposition de *Jade et de nacre : patrimoine artistique Kanak*, première exposition d'art canaque depuis 1934. Mais Roger Boulay, appuyé sur les structures de l'Agence de développement de la culture Kabak logée dans le somptueux Centre culturel Jean-Marie Tjibaou construit par Renzo Piano à Nouméa, a poursuivi le travail. Ce qu'il présente aujourd'hui, avec Emmanuel Kasarhérou, vingt cinq ans après les accords de Matignon, peut être considéré comme la renaissance d'une culture, à partir du rassemblement d'un patrimoine dispersé aux quatre coins du monde et de la redécouverte de savoirs –faire oubliés.

*L'art est une parole*, ce sous-titre de l'exposition nous rappelle que cette société sans écriture n'est pas privée de parole, et que tous les objets présentés sont les supports de rapports sociaux extrêmement riches et de représentations du monde visible et invisible. L'exposition est répartie en cinq *visages* du monde kanak : le Verbe et la Parole, la Grande Case, l'igname et le tarot, les ancêtres et les génies, la personne. Leur font face, comme dans un miroir, cinq *reflets* qui sont les regards des explorateurs, des missionnaires, des ethnologues, des colonisateurs sur le monde kanak.

Le résultat est fascinant. D'abord parce que le nombre des objets présentés, plus de trois cents, crée un environnement qui vous prend, vous saisit. Dès la première salle vous êtes entouré, cerné par une quinzaine de linteaux de portes de cases, personnages monumentaux, ancêtres ou génies, aux yeux tantôt ouverts tantôt fermés, aux traits énigmatiques, au sourire intérieur, qu'un délicat air de flute de roseau appelle à la bienveillance. Puis votre attention est sollicitée par des objets extraordinaires : armes et outils en lames de jadéite polies, sagaies de parade, coiffures de chefs, « monnaies » en poil de roussette finement tressés avec de minuscules coquillages, bambous gravés où les Kanak ont représenté leur univers, leurs cases et leurs allées, leurs funérailles et l'histoire de l'arrivée des soldats avec chevaux et fusils, des européennes avec leurs ombrelles...

Passée la salle des découvertes et des premières représentations des Canaques, vous entrez dans le *Maciri*, le lieu du *séjour paisible*. Il s'ouvre sur une reconstitution symbolique de la Grande Case où l'on peut voir et entendre un émouvant reportage sur la cérémonie de levée de deuil à Tiendanite, un an après la mort de Jean-Marie Tjibaou. Devant la case se déroule l'allée centrale, matérialisée par un chemin d'interminables pièces de coton de couleur, celles qui sont placées sur le gazon entre les clans lors des cérémonies coutumières.

De part et d'autre ont été disposées des flèches faitières et des statues à planter dans et autour de la Grande case. Vous êtes en Kanaky, ce que vous confirme un excellent diaporama sur la culture de l'igname et du taro dont les pratiques agricoles, héritées de savoirs-faire et de rites millénaires, sont des liturgies sacrées, toujours actuelles. L'envoutement atteint son paroxysme dans la salle des masques de deuilleurs : dans la pénombre, émergeant de robes de plumes ou de raffia, ils apparaissent, impressionnants, grimaçants, ricanants, aussi surprenants de face que de profils, surmontés de turbans monumentaux et d'énormes touffes de cheveux et de poils. Jamais autant de masques n'avaient été rassemblés.

Mais avant d'atteindre ce sanctuaire, vous êtes passé par un petit espace rond où est présenté le masque mortuaire du grand chef Ataï, le héros de la grande insurrection de 1877, dont la tête qui a été conservée en France va être rendue aux Kanak de Nouvelle-Calédonie. Ce rappel de la violence de la période coloniale d'avant 1945 introduit aux *reflets* de la culture kanak dans le regard de l'Occident qui ne sont pas moins fascinants. Ceux des premiers navigateurs et explorateurs du temps des Lumières sont respectueux car fidèles aux « originaux » ou à leurs propres visions du « bon sauvage ». Les missionnaires protestants et catholiques ont fait de leur mieux pour « christianiser » ces sauvages, au prix de la destruction de leurs statues et de l'interdiction de leurs cérémonies, mais, comme le pasteur Leenhardt et le père Rouelle, ils les ont aimés et respectés, ils ont cherché à les comprendre, à parler et à écrire leurs langues, ils les ont instruits pour les préparer à l'avenir. Le regard *laïc* de la société coloniale calédonienne et métropolitaine, fortement marqué par la Pénitencière, a produit à des fins commerciales, des images qui sont quasi-insupportables aujourd'hui : Kanak dessinés, photographiés comme les prototypes du « sauvage », de l'être préhistorique, hideux, anthropophage, grotesque, image multipliée sur des affiches pour des spectacles, sur des cartes postales, des photos... Lourd passé pour ce petit peuple que les Européens de 1930 croyaient voir disparaître sous leurs yeux.

L'exposition se termine par une salle où est montrée la récupération de leur nom, de leur identité, de leur personnalité individuelle et collective par les Kanak que Jean-Marie Tjibaou a remis en mouvement en 1975. Une bannière rappelle son parcours politique qui l'a mené lui et son second Yéwéné Yéwéné aux accords de Matignon et de Nouméa et à leur assassinat à Ouvéa en 1989. On découvre des peintures et des tee-shirt à l'image et du chef Ataï, d'Éloi Machoro, le membre du FNLKS tué par les gendarmes en janvier 1985, le premier drapeau bleu, rouge et or de Kanaky qui est maintenant hissé à côté de l'emblème tricolore, et, significative transgression-libération des femmes, des « robes mission » décorées de motifs érotiques...

Dans un excellent court métrage, un slameur kanak de Lifou raconte le sens du combat de Jean-Marie Tjibaou qui apparaît dans quelques extraits de passages à la télévision. J'en ai retenu cette phrase qui explique tout : « un peuple qui ne crée pas, qui ne montre pas ce qu'il a créé n'existe pas ». Cette exposition qui a fait aussi leur place à plusieurs œuvres d'artistes contemporains, dont deux mats de cérémonie que Jean-Philippe Tjibaou a sculptés en souvenir de son père et de Jacques Lafleur, signataires de l'accord de Matignon, est une formidable illustration de cette affirmation. Puisse-t-elle faire oublier définitivement les propos invraisemblables de Bernard Pons sur le peuple mélanésien qui n'existe pas, qui n'est pas le peuple premier de territoire, propos qui ont conduit à la tragédie d'Ouvéa....

Un excellent hors-série de *Télérama* permet de prolonger la réflexion après cette visite, en évoquant les artistes kanak d'aujourd'hui qui ont retrouvé les savoirs faire de leur ancêtres, et en rappelant la portée politique de cette renaissance culturelle à la veille de la nouvelle échéance institutionnelle que sera le scrutin d'autodétermination qui doit être organisé d'ici à 2018... L'identité kanak retrouvée et réaffirmée peut-elle participer à la naissance d'un « peuple calédonien », est-elle compatible avec le « destin commun » du

préambule de l'accord de Nouméa, peut-elle se décliner dans des législations et des institutions qui lui soient propres dans le cadre de la République « française » ? L'avenir reste à écrire, mais pour la première fois peut-être, il ne le sera pas sans les Kanak.

**Michel Levallois**

Préfet honoraire

Ancien secrétaire général de la Nouvelle-Calédonie (1970-1974)